



Frank Lalou

L'évangile de Thomas

*Une lecture juive
d'un apocryphe*

L'évangile de Thomas
Une lecture juive d'un apocryphe

Déjà paru du même auteur

sélection

Auteur

Dolmens et Menhirs en Périgord, Roc de Bourzac, 1986, 1995.

La calligraphie de l'invisible, Albin Michel, 1995.

Le grand livre du Cantique des cantiques, avec Patrick Calame, Albin Michel, 1999.

Les Psaumes, avec P. Calame et *Traductions littéraire et interlinéaire*, Albin Michel, 2001.

Tes seins sont des grenades, illustré par Woda, Alternatives, 2003.

Les lettres hébraïques, entre sciences et kabbales, Alternatives, 2005.

Ayin, avec gravures d'Albert Woda, Éditions de L'eau, 2005.

Les 22 clés de l'alphabet hébraïque, Desclée de Brouwer, 2009.

Auteur-illustrateur

Je t'aime, 50 déclinaisons sur Je t'aime, la Reyne de Coupe, Lexique international, 1997.

Initiation à la calligraphie, méthode de calligraphie latine, Saep, 2000.

Le Cantique des cantiques, traduction P. Calame, deux essais de Frank Lalou, Albin Michel, 2000.

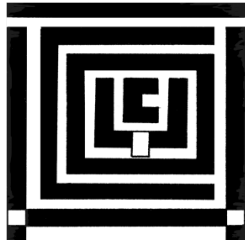
Noces erratiques, essais sur le voyage et la quotidienneté, L'Amourier, 2000.

Initiation à la calligraphie hébraïque, méthode de calligraphie, Fleurus, 2004.

Le tarot des lettres hébraïques de Lalou, jeu et livret chez Trédaniel, 2010.

Frank Lalou

L'évangile de Thomas
Une lecture juive d'un apocryphe



Rétroversion copte-grec/hébreu d'Amir Or

Desclée de Brouwer

Pour la traduction en hébreu de l'évangile de Thomas :
© *The Gospel of Thomas translated into Hebrew* by Amir Or,
Carmel publishing house 1992, Jérusalem, Israël

© Desclée de Brouwer, 2011
10, rue Mercœur, 75011 Paris
ISBN : 978-2-220-06287-7
ISBN pdf : 978-2-220-02233-8

À Monique Gillabert
et à la mémoire d'Émile Gillabert.
Toutes ces belles soirées à parler de Thomas.
Pour toujours reconnaissant.

Introduction

Combien de siècles dans les sables ?

Dormaient sous les sables du désert des feuillets dans l'ombre de jarres en terre cuite. Des paysans les mettent au jour. Non loin de la mer Rouge. Juste après la Seconde Guerre mondiale. À une année près, deux découvertes majeures viennent secouer les bonnes habitudes théologiques.

En 1947, à Qumran, près de la mer Morte, une bibliothèque probablement essénienne : plus de huit cent cinquante écrits.

En 1945, à Nag Hammadi, en Haute-Égypte, une bibliothèque gnostique : mille cent cinquante-six pages, cinquante-quatre titres.

Parmi treize codex¹, écrits en copte, dormait dans les sables depuis au moins seize siècles l'évangile de Thomas. Accompagnant cet évangile, le *Livre secret de Jean*, l'*Évangile de Philippe*, le *Traité sur l'origine du monde*, l'*Exégèse sur l'âme*, l'*Hypostase des archontes*, le *Livre de Thomas l'athlète*...

La datation, comme tout ce qui entoure cet évangile, est variable selon les experts, entre le III^e et IV^e siècle. Certains en font l'héritier d'une tradition qui remonterait à seulement quelques dizaines d'années après la mort du maître.

Cent quatorze enseignements

Cet évangile surprend, car on n'y trouve aucune mention de la biographie de Yéshoua'. Pas de naissance virginale, pas de miracle,

1. Un codex est un livre manuscrit composé de pages reliées à plat et avec une couverture. Les textes de Qumran, en revanche, étaient sous forme de rouleaux cousus entre eux.

pas de tentation dans le désert, de crucifixion et de résurrection. Uniquement cent quatorze dits du maître. Présentés presque toujours sous la même forme: une introduction, d'un concis « Yéshoua' a dit », suivie d'une parabole ou d'une leçon sans commentaire, nue, abrupte. On retrouve les trois quarts de ses *logia* dans les quatre évangiles canoniques.

Dès sa découverte, les experts du monde entier projetèrent sur ce texte différentes théories, souvent contradictoires. Certains y voient un apocryphe gnostique qui éclaire d'un jour nouveau les études sur la gnose du début de l'ère chrétienne. D'autres le montrent comme un manteau d'Arlequin composé de différentes paroles tirées des évangiles canoniques et apocryphes et que l'on ne sait pas vraiment situer entre l'orthodoxie ou l'hérésie. Des savants le lisent comme la source des enseignements des quatre autres évangiles, la fameuse source Q des théologiens, comme le Protévangile tant attendu, qui serait la seule collection authentique des dits de Yéshoua'. Des livres le nomment le Cinquième évangile. Un film hollywoodien diffuse quelques-unes de ses paroles, comme annonciatrices de la fin du monde: *Stigmata*, de Rupert Wainwright, avec Patricia Arquette.

Ces débats m'intéressent peu aujourd'hui, même s'ils m'ont passionné dans ma jeunesse.

Le texte de l'évangile de Thomas me suit maintenant depuis trente-cinq ans, la lecture que j'en fais grandit avec moi. J'enfonce le clou de ces paroles en même temps que j'avance dans l'âge.

Après avoir étudié la plupart des publications concernant ce court texte, de Henri-Charles Puech à Jean Doresse, d'Émile Gillibert – un bon ami – à Jean-Yves Leloup, j'ai été frappé par le déni de la judéité de Yéshoua' et par celui des langues sémitiques dans lesquelles il enseignait: l'araméen et l'hébreu. Comme si cela faisait mal qu'il parlât autre chose que le grec des philosophes. Je n'ai lu personne qui se soit posé la question toute bête: « À quel mot hébreu ce mot copte correspond-il? » Des passages entiers s'éclairent parce qu'on a tout simplement pris le soin de regarder un dictionnaire hébreu-français à quinze euros. Combien de commentaires

épiloguent sur la différence entre le corps et le cadavre, mots différents en grec mais identiques en hébreu? Pourquoi ne jamais citer, dans le *logion* qui évoque un enfant de sept jours, le passage nodal du judaïsme qu'est la circoncision, qui se fait à huit jours?

À côté de toute l'érudition qui circule sur cet évangile, nous voudrions retrouver la fraîcheur toute concrète de l'hébreu ou de l'araméen. Revenir à la source sémitique pour que ce texte continue à nous guider dans les chemins de la connaissance de soi, pour qu'il soit toujours une source vivifiante. Non pas pour en trouver la vérité cachée, une vérité de pierre, mais pour que ces paroles brèves et énigmatiques continuent à nous interroger et à nous aider à donner du sens à notre vie. Car celui qui cherche la vérité dans les textes sacrés commet une des pires idolâtries : un texte sacré nous questionne, nous dérange, nous déséquilibre afin que nous dépassions nos propres limites.

Imaginons que cet évangile de Thomas, découvert en Haute-Égypte, ait été découvert dans une *guéniza*². Imaginons qu'un Juif égyptien, et ils furent très nombreux, fut le premier découvreur et que ce juif pieux ne connût rien de l'histoire du christianisme et le commentât comme si ces cent-quatorze *logia* aient été les dits d'un grand rabbin.

Voilà le propos de mon livre. Les excellents ouvrages écrits par des chrétiens ou des universitaires ne manquent pas sur le sujet. Lisons-les! Mais approchons ce texte avec une mémoire juive.

Yéshoua', grand pédagogue

Pourquoi ce texte parle-t-il à un juif?

Enfant, je ne comprenais rien au judaïsme. Je suivais, hébété, les différentes fêtes de l'année. Le culte de la synagogue était pour moi un mystère : ces hommes qui se levaient d'un coup, qui

2. Cimetière de livres où les Juifs enterrent leurs écrits saints qui contiennent le Tétragramme YHWH. Au XIX^e siècle est étudiée par le professeur Solomon Schechter la célèbre *guéniza* du Caire (), où furent déposés environ deux cent mille manuscrits juifs datant de 870 à 1880.

fermaient les yeux de leur main, le bruit incessant des bavardages, les enfants qui couraient dans tous les sens, les femmes reléguées aux mezzanines. Au *talmud torah*, qui correspond au catéchisme des petits catholiques, on nous apprenait à seulement lire des textes que nous ne comprenions pas. Nous répétions des mots sans aucun sens. Le rabbin borgne ne supportait pas les élèves, nous tirait les oreilles au moindre écart. Il va sans dire que souvent, arrivé aux portes de cette école, je détournais mes pas vers la plage.

Des années plus tard, fasciné par la calligraphie des lettres hébraïques, je m'intéressai de plus près à ma religion et lus la Bible. Sa lecture me semblait simple, mais je compris rapidement qu'elle cachait en réalité de grands symboles. J'essayai d'approcher des passages du Talmud qui, lui, apparaissait comme un imbroglio de questions posées par des maîtres dans un vaste et apparent désordre. J'étudiai également des extraits du Zohar, le *Livre de la Clarté*, qui n'avait de clarté que le nom pour moi, qui n'y comprenais sincèrement rien. J'y sentais tout de même comme une profonde poésie, hermétique, qui m'appelait dans ses méandres.

C'est en fréquentant les cours de rabbins pendant des années, en écoutant des conférences et en fréquentant des amis religieux que, peu à peu, certains voiles tombèrent et me laissèrent voir quelques lignes directrices.

Plus j'avais dans l'étude, plus je m'émerveillais de la beauté de cette pensée si peu connue. Je rencontrai Marc-Alain Ouaknin, qui allait devenir un grand ami, ainsi que Ryvon Krygier, philosophe et rabbin *massorti* à Paris. Presque tous les Shabbats, j'étais invité chez Léo Guez et son épouse. Là, autour d'une table couverte de mets agréables, nous échangeions à bâtons rompus. L'implantation du mouvement *massorti* à Nice – j'en fus un des premiers activistes – et l'arrivée de Yéshaya Dalsace, son rabbin, furent une source d'inspiration pour mon judaïsme assoiffé de liberté. Je lisais Gilles Berheim, Martin Buber, Josy Eisenberg, Adin Steinsaltz, Victor Malka.

Pourquoi, adolescent, ne m'avait-on pas parlé de ce judaïsme ? Combien d'années n'aurais-je pas gagnées ? Toutes ces recherches menées auprès du christianisme, du bouddhisme, pour m'apercevoir enfin que ma tradition aussi était une civilisation, qu'elle avait une mystique, des pratiques de méditation et surtout une éthique lumineuse, toujours axée sur l'homme. Je ne regrette en rien ces détours : combien de magnifiques rencontres ai-je faites ! Lanza del Vasto sur le plateau du Larzac, le maître zen Jyoji à la Falaise verte, Aline Berger à Nice dans mon lycée, le lycée Calmette.

Plus j'approfondissais ces études juives, plus je retrouvais le plaisir et la lumière que j'éprouvais à quatorze ans quand je lisais en cachette, sous les draps, les évangiles. En réalité, la biographie de Yéshoua' ne m'avait jamais vraiment intéressé : ce qui m'ébranlait était son enseignement et sa sagesse. En confrontant ses connaissances sur le judaïsme, qui s'étaient d'année en année, avec mes lectures des évangiles, je comprenais que Yéshoua' avait été un extraordinaire pédagogue de la pensée hébraïque. Il avait fait une synthèse magistrale des aspects du judaïsme qui me donnaient le plus de joie d'être juif : l'ouverture, le dialogue, l'amour, la non-violence, le primat de la vie sur toute doctrine.

Tout en affinant mes études de la pensée juive, je continuais à me servir des évangiles comme d'un manuel particulier du judaïsme. L'Évangile pourrait tout à fait être un *midrash*³, c'est-à-dire une interprétation des Écritures. Un raccourci fabuleux qui donnerait le meilleur des milliers et des milliers de pages des traditions orales et écrites.

L'Évangile serait comme un chef-d'œuvre destiné à l'exportation de cette pensée.

3. Le nom *midrash* est formé sur la racine D-R-SH, sur le verbe *darash* : exiger, interroger, examiner, d'où interpréter en profondeur. Dans un contexte talmudique, il peut prendre parfois le sens d'étude. Mais selon le Pirqé Avot, Traité des Pères (1,17), ce n'est pas le *midrash* ou l'étude qui est l'essentiel, mais le *maaseh*, le faire, l'interrogation, l'action.

Le judaïsme tire sa force de la multiplicité de ses approches, à la fois très complexes à cause de la culture énorme qu'il exige et très simples car empreintes des Dix Commandements. Mais cette richesse n'aurait jamais pu se diffuser sur la planète. L'enseignement de Yéshoua' venait à une période où les Juifs d'Israël allaient perdre leur terre, où ils devraient lutter pour leur survie et la survie du message à transmettre de génération en génération. Yéshoua' tira de cette pyramide qu'est la culture juive les éléments puissants et universalisables : l'amour du prochain, la richesse intérieure, la force de la fragilité, l'exigence de sincérité pour tous nos actes sur Terre. Il n'inventa rien qui soit contraire à la religion, il présenta celle-ci avec un certain décalage. Contemporain de Yéshoua', un des grands maîtres du Talmud faisait de même : Hillel⁴. Son école était plus encline à la douceur et au dialogue. Il disait : « On ne vote pas de décret si la majorité ne peut le supporter. » Il invitait non à la complaisance mais à l'écoute. Ses enseignements ont influencé durablement le judaïsme actuel. Il est connu pour certains de ses aphorismes comme :

« Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ? Si je suis seulement pour moi, que suis-je ? Et si pas maintenant, quand ? »

Ce qui est détestable à tes yeux, ne le fais pas à autrui. C'est là toute la Torah, le reste n'est que commentaire. Maintenant, va et étudie. »

De nombreuses études ont été faites sur les sources juives de l'enseignement de Yéshoua'. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, des savants juifs se sont intéressés aux paroles du maître et ont trouvé beaucoup d'analogies avec le Talmud. Ce qui choque les juifs, ce ne sont pas les paroles de Yéshoua', que l'on trouve souvent dans la tradition, mais sa biographie, sa naissance virgine,

4. Hillel est l'un des plus importants personnages de l'histoire des Juifs. Il est le fondateur, d'après le Talmud, de l'une des deux grandes écoles d'interprétation rabbinique de la Torah appelée *Beit Hillel* (Maison de Hillel), ainsi que d'une dynastie de Sages, les *Nessim*, qui auraient été à la tête des Juifs vivant en Israël jusqu'au V^e siècle de l'ère chrétienne. Son aura est telle que Flavius Josèphe cite encore la gloire de Hillel lorsqu'il évoque son arrière-petit-fils, *Rabban Shimon Gamliel*, qui « appartient à une famille très honorée ».

son calvaire, son procès où il n'est pas difficile de déceler d'irréductibles impossibilités religieuses et historiques.

Pédagogie de l'éveil

Pour avoir assisté à des centaines de cours donnés par des rabbins, je retrouve dans l'enseignement de Yéshoua' les traits caractéristiques de la transmission juive de la connaissance intuitive.

En janvier 2010, avant une conférence que je devais donner à la synagogue Copernic, j'eus le plaisir d'entendre le rabbin Williams, titulaire de ce lieu de culte parisien. Voyant que ses auditeurs étaient un peu endormis, il lança la phrase suivante: « Croire en Dieu est stupide. » Il démontra par le menu la justesse de sa proposition. Je vis dans l'assemblée quelques regards interrogatifs et inquiets. Un peu plus tard, il démontra exactement le contraire. Si un visiteur n'avait entendu que la première provocation, il se serait dit: « Ils sont fous, ces rabbins! »

Mon ami Marc-Alain Ouaknin n'hésite pas à lancer d'un ton convaincant: « Je suis un rabbin athée, Dieu merci! » Une histoire juive évoque cette tendance des rabbins à remettre tout en question, même l'existence de Dieu: trois rabbins passent un après-midi ensemble. Ils discutent, discutent et s'interrogent sur l'existence de Dieu. À force de questions et de débats, ils finissent par se mettre d'accord: Dieu n'existe pas! Sur cette réponse implacable sonne l'heure de la prière du soir. D'un seul mouvement, ils se lèvent et se disent, inquiets: « Dépêchons-nous, nous allons être en retard à l'office de Minha! »

Dans l'évangile de Thomas, nous voyons le rabbin Yéshoua' qui use de tous les artifices didactiques pour sortir de leur torpeur ses disciples: le paradoxe, la provocation, la contradiction, la stupéfaction, et surtout l'humour. Quand on lit les cent quatorze *logia* d'un seul trait, on comprend mieux les techniques du maître. Certains *logia* répondent à d'autres, viennent les annuler ou les renforcer. Il ne faut pas sortir l'univers de ses auditeurs de leur contexte religieux juif de l'Antiquité moyen-orientale.

Yéshoua' et la pensée hébraïque nous demandent l'impossible

Nous le savons, les juifs, et c'est souvent ce qu'on leur reproche, sont très « famille » ; Yéshoua' leur lance un : « Haissez père, mère, frères et sœurs. » Si on devait s'en tenir à cette provocation, nous pourrions dire que le maître va un peu trop loin dans la négation des rapports humains. Il force le trait pour que nous puissions comprendre une partie de la teneur de son enseignement. Comme sur la scène théâtrale, où tous les acteurs sont maquillés pour mettre en valeur leur personnage, ou comme à Marseille où, quand on veut expliquer la joie d'avoir pêché un poisson grand comme une main, on le décrit long comme le bras. L'exagération s'approche davantage de la vérité de ce qu'on veut dire.

En commandant à ses disciples une telle haine, il sait très bien qu'il touche à un des commandements du Décalogue : « Tu honoreras ton père et ta mère. » À travers la violence de cette exclamation, Yéshoua' désire que nous nous interroguions sur notre rapport névrotique et aliénant à la famille. Prendre à la lettre une telle recommandation conduirait à une horreur éthique.

Nous lisons, non loin de ce *logion* : « Tu aimeras ton frère comme ton âme. » Yéshoua' contredit ici nettement la haine qu'il nous invite à avoir par ailleurs.

Yéshoua' provoque encore quand il dit que jeûner, prier, faire l'aumône sont des erreurs. Il vit depuis toujours parmi ses frères juifs et connaît l'importance de ces pratiques. Ce qu'il demande est un regard neuf sur ces pratiques, une revisitation des coutumes.

L'enseignement de Yéshoua' dans l'évangile de Thomas est un enseignement oral qui permet, sur la longueur, de réajuster en permanence les prises de position. Si on isole ne serait-ce qu'un seul *logion*, la cohérence du tout est perdue et on débouche sur des propositions dangereuses ou fanatiques.

En demandant l'impossible à tous ceux qui le suivent, il les contraint à la vigilance absolue : jamais rien n'est donné, notre incarnation doit être visitée chaque jour. Incarnation veut dire que nous devons sculpter à chaque instant notre chair comme le modelleur qui doit connaître le bon dosage de terre et d'eau, de matière et de désir.

Il ne faut pas prendre comme une nouvelle loi, dans les évangiles canoniques, son affirmation « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite présente-lui aussi l'autre », mais comme une occasion de nous interroger sur la violence qui est dans les autres, mais aussi et surtout en nous. Il nous enseigne à ne pas réagir toujours de la même manière et à trouver des attitudes créatives dans toutes les circonstances de la vie.

Le dernier *logion* est l'exemple type d'une remarque de Yéshoua' que l'on ne doit pas voir hors de son contexte global. Simon Pierre, en bon juif traditionaliste, n'aime pas la présence d'une femme parmi les disciples. Yéshoua' use d'un humour cinglant et se moque de son disciple en abondant dans son sens. Tandis que dans le *logion* 22, au lieu de lui faire une leçon bien structurée sur le rôle des femmes dans la communauté, il lui explique en quoi l'homme et la femme ne doivent pas arrêter la définition de leur identité à leur seule appartenance sexuelle.

Comparons :

22

Yéshoua' leur dit: En faisant le Deux, Un et en faisant le Dedans, le Dehors, et le Dehors, le Dedans, et le Dessus, le Dessous ; et en faisant le masculin et le féminin, Un, que le Mâle ne soit pas mâle et la Femelle ne soit pas femelle ; en faisant des yeux au lieu d'un œil et une main au lieu d'une main, un pied au lieu d'un pied, une image au lieu d'une image ; alors, vous entrerez dans la Royauté.

114

Shim'on Èvèn leur dit: « Que Mariam sorte d'entre nous car les femmes ne sont pas dignes de la Vie. » Yéshoua' dit: « Je la conduirai afin de la faire mâle pour qu'elle soit elle aussi un Souffle de Vie, comme

vous, mâles. Car toute femme qui se change en mâle entrera dans la Royauté des ciels. »

Yéshoua' nous demande de tout remettre en question, en particulier ce qui nous tient le plus à cœur : nos identités religieuses, sexuelles, citoyennes, sociales, économiques, existentielles, essentielles. Il refuse les lieux communs et les facilités et, pour nous sortir des clichés que nous entretenons à longueur de vie, il pratique sur nos esprits des électrochocs verbaux : il met en scène un vieillard qui attend des conseils d'un nourrisson, il exige que nous piétinions nos vêtements, que nous pensions la sexualité comme voie spirituelle.

Yéshoua' et la pensée hébraïque font appel à notre créativité à chacun des instants de nos vies.

Même si ses phrases ressemblent à des commandements, Yéshoua' n'est pas un législateur de plus, n'est pas un décisionnaire⁵. Son enseignement n'est pas là pour créer une nouvelle religion, avec son cortège d'interdits. Si c'était le cas nous pourrions avoir :

Tu ne jeûneras point.

Tu ne feras point l'aumône.

Tu ne prieras point.

Tu haïras ton père et ta mère.

Tu écouteras les enseignements des nourrissons.

Tu deviendras mâle.

Yéshoua' ne répond jamais explicitement aux questions de ses disciples. Il les renvoie toujours à eux-mêmes. Il n'a pas peur de les angoisser quand il les laisse dans l'ignorance de sa propre nature. Jamais il ne dit ce qu'ils attendent de lui. Ils aimeraient une bonne fois pour toutes qu'il leur dise : JE SUIS LE MESSIE.

Comme les maîtres zen, il ne caresse personne dans le sens du poil. Chaque parole compte et chaque parole crée des déséquilibres propres à la recherche permanente du sens. En cela, il respecte un

5. Membre du Sanhédrin à qui était confié le soin de décider des lois.